

RIMBALDIENS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XX^{ÈME} SIÈCLE

par GABRIELE-ALDO BERTOZZI

Rimbaldiens de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, ce thème se propose de parcourir une période de la grande création faite pour Rimbaud, statue ou planète.

Comme tous ceux qui connaissent le poète le savent, c'est à peine si son nom survécut dans le domaine symboliste, sous de nouvelles formules poétiques et le Futurisme ne contribua pas à une nouvelle interprétation, mais perpétua le mythe symboliste. Ce fut le Surréalisme qui fit, plus tard, la fortune de Rimbaud au XX^{ème} siècle.

Le précurseur du langage automatique se métamorphosa en d'autres monstres, différents, opposés même, mais sans jamais être capables de s'anéantir l'un l'autre. Voilà donc le Rimbaud communiste, fasciste, communiste, homosexuel, saint, mystique, prophète en une multiplication irréfutable de mythes qui trouve un nouveau baptême chaque fois que la société l'exige.

Avec pour conséquence que les écrits de Rimbaud constituent l'aspect le moins intéressant pour ces foules de fanatiques (et je souligne que ce climat favorise le faux mythe du silence, difficile à extirper).

Celui qui pense maintenant que c'est le personnage qui intéresse les foules n'a pas tout à fait raison non plus, car Rimbaud est un habit sur mesure. Aux Etats-Unis, par exemple, il n'est pas connu pour *Une Saison en Enfer*, ou pour ses lèvres pincées et méprisantes, mais parce qu'il est la redingote de Jim Morrison.

Dans une ville des Ardennes, qui s'appelait auparavant Charleville, tout simplement, parce qu'elle avait été fondée par Carlo di Gonzaga, duca di Mantova, devenue par la suite Charleville-Mézières, on ne s'aperçut pas tout de suite qu'un personnage "considérable" était né, qui ferait connaître le nom de sa ville natale au monde entier.

Ce fut au début de cette escalade, que je décidai – j'étais alors un jeune assistant universitaire – d'étudier Rimbaud dans les lieux de sa formation, et aussi parce qu'à l'époque le plus grand fonds de documents et d'œuvres sur Rimbaud se trouvait justement dans la Bibliothèque Communale de Charleville, Place de l'Agriculture. J'y restai trois mois, du 1^{er} juillet au 30 septembre. La période pourrait sembler longue pour la recherche, mais non pour la géo-poétique, non pour pénétrer dans l'esprit ardennais de cette région aimée aussi de Verlaine qui lui dédia l'essai *Nos Ardennes*.

(Fidèle à la théorie de la critique iniste, qui exige, surtout dans le domaine du voyage, d'essayer de reconstruire, quand cela est possible sans nuire à l'éthique, les conditions originales dont le poète nous a laissé trace, j'ai donc suivi, par la suite, les chemins de Rimbaud en visitant tous les lieux où il était passé).

J'ai connu ainsi les hommes qui jetèrent les bases pour la construction du Rimbaud actuel. C'étaient de véritables pionniers de la région qui comprirent l'importance de l'investissement. Et je dis investissement sans ironie, parce que je peux affirmer que leur but fut celui de valoriser leur pays en faisant connaître le poète. Et je veux rendre hommage à leur travail dans cette communication.

Avant de les nommer je dois ajouter pour compléter une reconstruction scientifique des événements que dans la région, pendant les années qui précédèrent, ce furent les survivants du "Grand Jeu" qui gardèrent en vie le nom de Rimbaud. Ce groupe ou mouvement que l'on a défini le plus rimbaldien du siècle, était antagoniste de Breton et des surréalistes, qui eux aussi visitèrent Charleville.

La Grive a été la première revue d'études rimbaldiennes que l'on peut classer comme historique et qui se vantait justement de mêler le nom de ses essayistes à ceux des résidents.

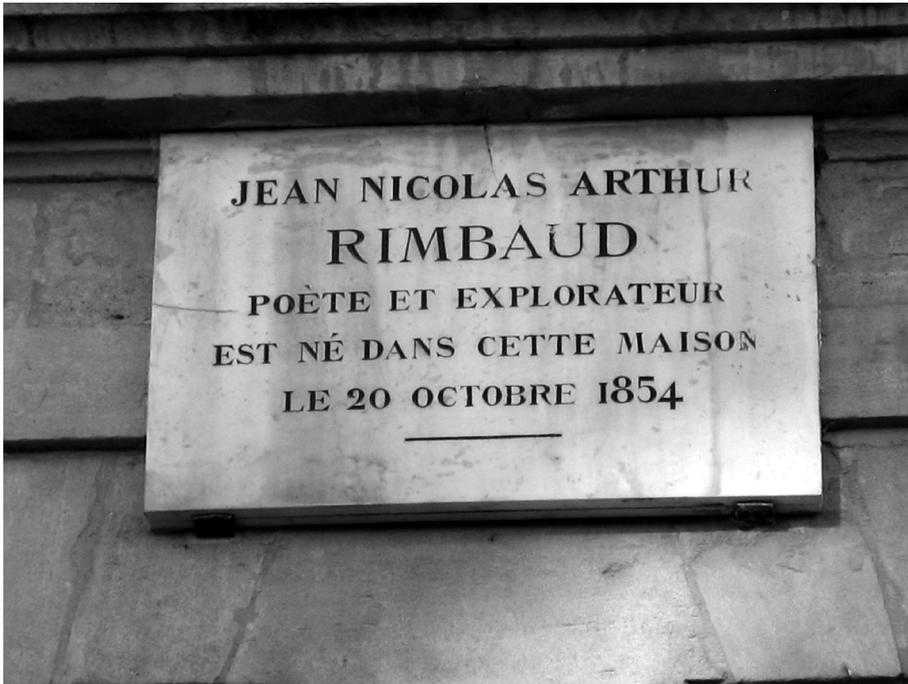
J'ai donc connu André Lebon, maire de Charleville-Mézières et député des Ardennes, et j'ai fait connaissance de Stéphane Taute, directeur de la Bibliothèque Communale et du Musée Arthur Rimbaud, situé de nos jours dans le Vieux Moulin, un beau bâtiment sur la Meuse, près duquel le poète enfant, sans jamais avoir vu la mer, composa *Le Bateau ivre*.

Personne d'autre que Mr Taute ne pouvait m'indiquer de meilleures références bibliographiques, étant donné qu'il était l'auteur du catalogue de tout ce qui a été conservé à Charleville. Je fus bien renseigné aussi de certaines acquisitions du musée accompagnées de notes folkloriques ou mieux de décors comme le bateau du *Bateau ivre* ou la valise africaine, mais ici je préfère ne rien ajouter par discrétion.

Monsieur le Maire et député des Ardennes, André Lebon, unissait à son intelligence, à sa culture, et à son amour pour les Ardennes, une gaieté innée, trahie quelquefois seulement par la douleur que la maladie de sa femme lui causait.

J'ai de nombreux souvenirs de lui, tous agréables, mais je ne voudrais pas exhiber mon *Amarcord*. J'en ai toutefois un qui me semble pertinent: un jour, alors que nous nous promenions dans les rues de Charleville, il s'arrêta devant la maison natale du poète et il m'indiqua la plaque commémorative où il était écrit: "Jean Nicolas Arthur Rimbaud poète et explorateur est né dans cette maison le 20 octobre 1854".

Il souligna alors que si l'on n'avait pas précisé que le personnage en question était aussi un explorateur, les caropolitains (habitants de Charleville) n'auraient pas apprécié un hommage à un poète débauché, perversi qui s'était taché d'infamie avec un autre "triste compagnon", et qui de plus avait déprécié sa ville natale.



A vrai dire, la première fois que je mis les pieds à Charleville, après la publicité négative faite par son illustre fils, je restai cloué de surprise. La ville me plut vraiment beaucoup: la place Ducale est une vraie merveille, semblable à la Place des Vosges à Paris; de toute beauté la Meuse et ses rivages, et non loin de là les forêts féériques des Ardennes, où les grands arbres sont si touffus que le soleil ne peut y pénétrer. Je dois toutefois reconnaître que d'y vivre de manière stable doit être quelque peu difficile.

Lorsque je revins à Charleville, Lebon organisa une cérémonie au cours de laquelle j'eus l'honneur de signer l'album d'or de la ville, un honneur sans doute excessif pour mes mérites, pour mon rôle à l'époque, même si j'avais déjà publié des livres sur Rimbaud.

Avec mes publications et les références que Lebon et Taute avaient données de moi, je me rendis à Paris à la Société des "Amis de Rimbaud". Je fus invité à participer à une réunion qui eut lieu à l'Hôtel Lutetia. Je me présentai. Quelle incroyable surprise! Qu'elle soit rationnelle ou non, l'idée de Rimbaud était pour moi liée à la jeunesse. Au contraire, à quelques exceptions près, dont je parlerai, j'eus l'impression de me trouver dans une maison de repos pour personnes âgées. Les individus présents n'étaient pas seulement âgés, mais aussi mal en point.

L'orbite vide d'André Dhôtel, écrivain, romancier des Ardennes, m'impressionnait tout particulièrement. Une vieille dame, Mme Suzanne Briet, représentait l'autorité, étant la secrétaire générale de la Société. Elle me demanda à brûle-pourpoint si je croyais que Rimbaud avait pratiqué l'homosexualité. Je n'ai pu réfléchir car le ton, le regard exigeaient une seule réponse. Je n'ai jamais dit un tel mensonge dans ma vie. Je mentais tout en sachant que je mentais, mais il fallait agir de la sorte parce que, au cours du déjeuner, Mme Briet mit en marche un magnétophone d'où sortait une voix féminine rassurante: c'était la sienne qui interprétait le rôle de la mère de Rimbaud, une femme bien différente de celle autoritaire que nous connaissons. Celle-ci s'adressait avec douceur à son fils en le consolant, et en lui disant qu'elle ne croyait pas aux mauvaises langues, et qu'elle savait très bien qu'il était un brave garçon.

Au début, je ne comprenais pas, j'étais si troublé, mais le sourire de Michel Décaudin, que j'avais déjà connu à Rome, effaça bien vite mon désarroi.

Il y avait une autre vieille dame, toute rabougrie et ratatinée, elle aussi très gentille à mon égard, et intéressée par mon travail. Elle me dit être la veuve du poète Jean Follain. A l'université mes profs, Baridon e Jannini, me disaient toujours qu'un bon chercheur doit publier des inédits, et c'est pour cette raison que je me mis à converser longuement avec elle. La dame m'invita chez elle pour essayer de me donner ce qui pourrait m'intéresser.

De surprise en surprise, à partir de l'adresse: pour commencer il faut dire qu'elle habitait dans la mythique Place des Vosges, puis, en entrant dans son appartement, je demeurai bouche bée en voyant mêlés aux choses les plus banales, un dessin recoupé d'un journal et collé au mur, ou un lézard séché posé sur la cheminée, des tableaux de Gauguin, Van Gogh, Bonnard, Maurice Denis; trop de tableaux de grande valeur pour être authentiques, mais ils l'étaient vraiment. La vieille dame m'avait dit être la veuve de Jean Follain, sans préciser qu'elle était aussi la fille de Maurice Denis, le chef de file de l'Ecole Nabis, que je considérais depuis toujours, un des meilleurs représentants du Symbolisme français. C'étaient des tableaux qu'elle avait hérités de son illustre père.

Revenons à l'Hôtel Lutetia. En plus de Décaudin, qui même physiquement se présentait de tout autre manière – il avait déjà une longue chevelure blanche, mais il conservait toutefois un aspect et une allure juvéniles, il y avait aussi un jeune homme, de mon âge ou peut-être moins. Il s'appelait Alain Borer. C'était un homme très sympathique et un fin connaisseur de l'Ethiopie. Nous devînmes tout de suite amis. Il avait deux idées fixes: la première, occuper un rôle important au sein de la Société des Amis de Rimbaud, en prenant, le moment venu, la place de "Suzy" comme il appelait Mme Briet, quand il me la nommait; la deuxième, publier sa traduction en français de la plus célèbre monographie sur Rimbaud, celle d'Enid Starkie.

Il ne réussira pas à porter à terme son premier objectif, mais il se surpassera dans le deuxième. En effet, quelques années plus tard, quand sa traduction fut

publiée, elle obtint un énorme succès, grâce à l'effort constant qu'il avait exercé sur les mass media au point de nommer "Opération Borer" cette volonté de faire connaître un travail qui n'était pas encore réalisé, afin de lui donner, le jour venu, ce retentissement que les critiques appellent "horizon d'attente".

(à suivre)

Contraint d'interrompre cette chronique pour des raisons éditoriales, j'ébauche les thèmes qui seront traités dans le prochain numéro de cette revue:

- *Contacts*, la publication d'André Lebon qui regroupait tous les articles publiés sur Rimbaud;

- succession de Stéphane Taute à la direction de la Bibliothèque de Charleville;

- adhésion de Borer à l'Inisme, en 1980, et de la suite de sa carrière jusqu'à sa "disparition silencieuse";

- numéros spéciaux sur Rimbaud publiés, l'un avec l'aide d'Alain Borer, l'autre avec celle de Steve Murphy;

- articles de Suzanne Briet sur la mère de Rimbaud publiés sur les *Cahiers de la Revue des Lettres Modernes/Minard*, et de son engagement en ce qui concerne la publication du Bulletin des Amis de Rimbaud qui s'appelait *Rimbaud Vivant*;

- rencontre avec Pierre Petitfils, un des premiers sérieux biographes de Rimbaud après Mme Starkie. Je souligne qu'il fut directeur de la Société des Amis de Rimbaud et qu'il voulut que je devienne correspondant pour l'Italie de cette Société, comme Lebon l'avait désiré pour celle de Charleville-Mèzières (il y avait, en effet, deux sociétés, une à Paris, l'autre à Charleville). Petitfils publia également un excellent compte-rendu de mon édition des *Poètes Maudits*;

- Collaboration avec Louis Forestier qui publia un de mes textes sur le premier numéro de ses cahiers rimbaldiens dirigés pour la *Revue des Lettres Modernes/Minard*, cahiers blancs qui se substituaient aux cahiers orange dont je viens de parler à propos de Mme Briet.

- *Circeto*, *Parade Sauvage* et les nouveaux rimbaldolgues que je citerai brièvement l'un après l'autre, en donnant sur chacun un jugement de valeur.